

Annie Vaillancourt
Rédaction

Sommaire

1
Des adolescentes se donnent
en spectacle au profit des
garçons

3
Tout le monde en parle...
Le programme de
développement des habiletés
sociales du Centre jeunesse de
la Mauricie et du Centre-du-
Québec (CJMCQ)

4
Colloque du JEFAR
Visages multiples de
la parentalité

6
Congrès de L'ACJQ
Ensemble pour les jeunes !

7
Conférence du CJQ-IU donnée
par Jacques Roy
Les jeunes d'aujourd'hui : qui
sont-ils, à quoi rêvent-ils ?

8
Pourquoi maman a oublié de
préparer le souper...

Des adolescentes se donnent en spectacle au profit des garçons

Fellations en série dans les sous-sols des parents ou dans les cours d'écoles, baisers ou caresses entre filles pour exciter les garçons, concours de masturbation ou de mimes de scènes érotiques... Les comportements sexuels en groupe des jeunes ont fait la manchette ces dernières années et ont fait réagir beaucoup de monde. Mais qu'en est-il exactement ? Est-ce un phénomène rarissime ? Francine Lavoie et Marie-Hélène Gagné, chercheuses à l'École de psychologie de l'Université Laval, ont interrogé 819 jeunes de 15 à 18 ans ($M=16$ ans) de quatre écoles secondaires de la région de Québec pour connaître leur opinion et leur vécu au sujet de ce qu'elles appellent des activités sociales sexualisées (ACSOSEX).

« Ça touche un grand nombre de jeunes ! », s'étonne Francine Lavoie. « C'est souvent un show, une mise en scène donnée par les filles au profit des garçons », commente Marie-Hélène Gagné. « Ça se passe beaucoup dans les parties privés, dans les maisons », ajoutent-elles. Où sont donc les parents ? « Ils ont un rôle de premier plan à jouer et ils doivent en être informés ».

Qu'entend-on par activités sociales sexualisées ?

Les ACSOSEX sont « des échanges sexuels de groupe dits consensuels (bien qu'on puisse s'interroger sur le terme consensuel) faits en public et non rémunérés. Ça va du concours de chandails mouillés, au striptease, au sexe en groupe », explique Francine Lavoie. Les chercheuses les ont regroupées en trois catégories : 1) la danse sandwich (c'est-à-dire trois personnes et plus qui se frôlent en dansant), 2) les gestes sexuels sans contact génital (stripteases, imitations de fellations, baisers sur la bouche

entre individus de même sexe pour exciter les autres, mimes de scènes érotiques, etc.) et, 3) les comportements sexuels avec contact génital (concours de masturbation, concours de fellations, sexe en groupe, activités sexuelles sur webcam, etc.).

« Il y a une gradation dans l'intensité », souligne Marie-Hélène Gagné. Une progression qui transparait dans les taux de participation. Pas moins de 42 % des jeunes ont déjà dansé en sandwich. « C'est beaucoup, c'est quasiment normatif rendu là ! », commente Marie-Hélène Gagné. Mais attention, « il y a frôler et frôler », indique Francine Lavoie, certains types de danses sandwich étant moins à connotations sexuelles que d'autres. Un jeune sur dix s'est déjà exposé à des gestes sexuels sans contact génital en public et moins de 5 % des jeunes ont déjà caressé leur sexe ou celui d'au moins une autre personne en groupe...

...Suite page 2 — EN SPECTACLE...



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Marie-Hélène Gagné et Francine Lavoie,
chercheuses

EN SPECTACLE – Suite de la Une...

Une première

À ce jour, aucune autre étude n'avait mesuré l'ampleur du phénomène. Les chercheuses ont donc conçu un questionnaire sur mesure. Pour ce faire, elles ont consulté les journaux. Elles ont rencontré des intervenants jeunesse. Elles ont fait des *focus groups* dans les cégeps et dans les universités. Elles ont parlé avec des étudiants de ce qui se passe au cours des initiations et des activités sexuelles de groupe auxquelles ils ont participé. Ainsi, elles ont réussi à dresser une liste d'activités sociales sexualisées collées à leur réalité.

« Au début, je me disais : ça doit être rare. Nous avons donc fait une section participation et une section observation. En avez-vous vu ? Y avez-vous participé ? Mais je craignais que trop peu de jeunes en aient vu et je me suis dit : nous allons aussi leur demander ce qu'ils en

pensent », rapporte Francine Lavoie. Les chercheuses ont donc été très surprises par les hauts taux de participation et d'observation.

Les participants

Dans ce groupe, on retrouve beaucoup plus de filles que de garçons. « *Les filles le font beaucoup plus mais elles sont aussi beaucoup plus nombreuses à être mal à l'aise le lendemain* », fait savoir Marie-Hélène Gagné. La majorité des participants ne sont pas indisposés après cette exposition en public. Cependant, près du tiers des jeunes se sentent mal à l'aise le lendemain, après avoir fait un *striptease*, avoir participé à une activité filmée, avoir participé à un concours de masturbation en groupe, avoir fait du sexe en groupe ou avoir embrassé quelqu'un du même sexe sur la bouche pour exciter les autres. Ce qui est particulièrement préoccupant, c'est que presque toutes les personnes qui se sentent mal à l'aise le lendemain sont des filles.

Cinquante-cinq pour cent des jeunes affirment avoir participé à au moins une ACSOSEX. La danse sandwich est l'activité la plus souvent mentionnée (45 %), suivie du concours de danse en mimant des scènes érotiques (12 %), des personnes de même sexe qui s'embrassent pour exciter les autres (12 %), du concours d'imitations de fellations (11 %) et du *striptease* (10 %). Les concours de masturbation (2 % des filles vs 3 % des garçons), de fellations (5 % des filles vs 2 % des garçons) ou de chandails mouillés (4 % des filles vs 3 % des garçons), le sexe en groupe (4 %) et les activités sexuelles filmées (7 % des filles vs 3 % des garçons) sont les moins pratiquées.

Les facteurs de risque

Les cinq premiers facteurs de risque de participation à des activités sociales sexualisées sont : 1) la sexualité dans les relations non intimes (avoir eu des amis/amants ou des relations d'un soir), 2) la pornographie active sur internet, 3) les attitudes d'approbation envers les ACSOSEX, 4) la consommation problématique d'alcool et 5) les événements stressants. Les jeunes victimes d'abus sexuels, qui côtoient une personne travaillant dans l'industrie du sexe, qui ont vécu de lourds problèmes, des placements ou de nombreuses ruptures amoureuses, sont aussi plus à risque. « *C'est triste,*

c'est ça qu'on retient : c'est triste », commentent les chercheuses.

Les observateurs

Quatre-vingt-cinq pour cent des jeunes interrogés disent avoir déjà vu au moins une activité sociale sexualisée depuis l'âge de 14 ans. Cinquante pour cent des jeunes en ont vu plus de deux. « *C'est quand même pas mal* », commente Francine Lavoie.

Ce qu'ils en pensent

« *Il y a comme un écart entre l'ampleur de la problématique et les attitudes des jeunes. En majorité, ils trouvent que ce n'est pas correct, ils ont une attitude négative face à ces comportements-là* », fait savoir Marie-Hélène Gagné. Mais ils

« Le problème, c'est que nos jeunes sont en train de se taire »

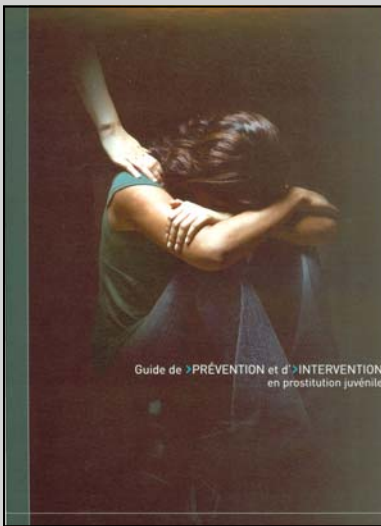
ne réagissent pas. « *Il y a un pas entre le ressenti et l'expression publique. Tu ne veux pas avoir l'air niais à cet âge-là. Le problème, c'est que nos jeunes sont en train de se taire* », commente-t-elle. Comment expliquer cela ? D'après les chercheuses, la banalisation de la sexualité et de la pornographie dans les médias, dans la société et sur le web, peut les avoir désensibilisés. De plus, la mentalité associée au *vivre et laisser vivre*, « *un discours très fort chez les ados* », peut les inciter à ne pas vouloir s'en mêler.

La recherche

Cette étude est issue de la recherche « *Le travail de sexe et les adolescents* », subventionnée par le CRSH. C'est en travaillant sur celle-ci que les chercheuses ont décidé d'explorer cette dimension de la sexualité des jeunes, qui ne s'apparente pas à de la prostitution mais qui est tout de même préoccupante parce qu'elle renvoie à une certaine forme de commercialisation du corps. Selon Francine Lavoie, les parents et les intervenants peuvent se demander ce que les jeunes veulent exprimer en agissant ainsi et si cela nuit à leur développement.

Une demande de subvention a été déposée au CRSH pour explorer ce phénomène chez les 18-25 ans. « *C'est un sujet important, peu abordé par les chercheurs* », soutient Francine Lavoie. Les *focus groups* réalisés avec de jeunes adultes semblent d'ailleurs à la fois enrichissants et troublants. ■

Un nouveau guide de prévention et d'intervention en prostitution juvénile



Ce guide est offert seul (au coût de 20\$) ou avec une formation (dès le printemps 2009). Pour de plus amples informations, adressez-vous à Luc Mercier, agent de planification et de programmation de recherche au CJQ-IU : (418) 661-6951, poste 1448 ou lucmercier.cj03@ss.ss.gouv.qc.ca.



Tout le monde en parle...

Le programme de développement des habiletés sociales pour les jeunes en difficulté du Centre jeunesse de la Mauricie et du Centre-du-Québec (CJMCQ)

Annie Vaillancourt

Rédaction

Simon (prénom fictif), 14 ans, a été signalé au CJMCQ pour négligence. À la maison, sa chambre était meublée de petits sacs de plastique ou de papier. Son père était dépassé par sa situation. Avant de commencer le programme de développement des habiletés sociales pour les jeunes en difficulté, Simon était carencé sur le plan relationnel. « *J'ai pris une décision. Mon père a de la misère à prendre soin de lui et il ne changera pas. Je veux une famille d'accueil* », a-t-il déclaré à la fin du programme. « *On lui a montré à s'exprimer et à prendre conscience de certaines choses* », rapporte Paul Bernier, éducateur et instigateur du programme.

Des exemples comme celui-là, Paul Bernier en a plusieurs. « *Ça marche, ça produit les résultats escomptés. Les jeunes s'améliorent sur toutes les dimensions évaluées* », confirme Daniel Turcotte, chercheur chargé de l'évaluation du programme. Lorsque les jeunes ont la chance de participer plusieurs fois à ce programme s'échelonnant sur douze semaines, les effets sont même cumulatifs. Seuls bémols : 1) sans suivi, ces effets peuvent s'atténuer rapidement et, 2) les éducateurs n'appliquent pas tous le programme de la même façon. « *Mais puisque tous les intervenants participent, ça compense* ».

« *Il y a des dimensions sur lesquelles les jeunes sont relativement performants, comme l'affirmation de soi, mais ils ont de la difficulté au niveau de l'autocontrôle, ils ne savent pas quand s'arrêter, et en ce qui concerne l'empathie, ils sont moins à l'écoute des autres* », mentionne Daniel Turcotte. Deux cent vingt et un jeunes ont rempli un questionnaire écrit au début et à la fin de leur participation au programme.

Tout le monde en parle

« *La force de ce programme, c'est d'amener tous les éducateurs et tous les*

jeunes à avoir une préoccupation commune autour de cette dimension-là, qui s'appelle le rapport aux autres », souligne Daniel Turcotte.

« *Ce qui est intéressant, c'est que tout le monde en parle et tout le monde en parle tout le temps. Ce programme rayonne le soir quand ils lavent la vaisselle et dans toutes les activités quotidiennes* », indique Daniel Gagnon, agent de planification et de programmation de recherche responsable de l'évaluation du programme au CJMCQ. « *Les intervenants doivent aussi être très congruents avec ce qu'ils prêchent* ».

Un bel exemple de partenariat

Certains jeunes suivis selon la *Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents* (LSJPA) peuvent partir le matin pour comparaître au tribunal et ne pas revenir au centre jeunesse en fin de journée. Un effort important a donc été fait pour interroger le plus grand nombre possible de jeunes à leur arrivée et avant leur départ du centre jeunesse. Lorsque les intervenants avaient un doute à l'effet qu'un jeune puisse ne pas revenir au centre jeunesse, ils lui administraient automatiquement un questionnaire portant sur ses connaissances, ses comportements et son degré de satisfaction face au programme. « *Les auxiliaires de recherche avaient des pagets sur eux et pouvaient être contactés à tous moments* », explique Daniel Gagnon. « *Ça a demandé beaucoup de logistique* ».

Le degré d'exposition au programme était aussi à considérer. « *C'est comme lorsqu'on suit un régime, on a plus de chances de maigrir après 12 semaines qu'au cours des premières semaines* », explique Daniel Gagnon.

« *Le suivi était très rigoureux. C'est un bel exemple de partenariat, le milieu assumait la collecte de données, et nous, on s'occupait du reste : la saisie, l'analyse, etc.* », indique Daniel Turcotte. Par la suite, le milieu « *faisait parler les données par rapport à leurs préoccupations sur le plan de la réadaptation* ». « *Ça a permis aux intervenants de réaliser l'importance de la recherche* », souligne de son côté Paul Bernier.

Le programme

Ce programme a d'abord été implanté à titre expérimental. En réalisant ses impacts, « *tous les intervenants en réadaptation (au CJMCQ) ont réclamé d'être formés* ». Les thèmes abordés au

cours des rencontres : 1) l'écoute, 2) les émotions, 3) la colère (comment la gérer et identifier les sentiments sous-jacents), 4) les besoins (comment les exprimer et les reconnaître), 5) la résolution de problèmes et 6) la résolution de conflits.



Daniel Gagnon, agent de planification et de programmation de recherche

Chaque rencontre hebdomadaire d'une durée d'une heure trente comprend deux volets. Le premier consiste à enseigner certaines notions aux jeunes et le second à les mettre en pratique par de nombreuses activités telles que les jeux de l'Éden ou du pompiste. Le jeu de l'Éden invite les jeunes à négocier pour apporter avec eux au paradis dix objets qui répondent à leurs besoins. Leur représentant, c'est Dieu. « *Chaque unité a son matériel* », explique Daniel Gagnon. Dans ce cas, il s'agit d'une affiche représentant l'Éden, de cartons illustrant les objets, etc. Le jeu du pompiste est un jeu de rôles. Certains jeunes sont convoqués en entrevue pour un poste de mécanicien. Le garagiste qui les rencontre fait des remarques sur leur habillement, leur situation en centre de réadaptation ou d'autres commentaires négatifs. Puis, il refait l'entrevue en étant sympathique. Qui aura l'emploi ? L'objectif : faire réaliser aux jeunes l'importance de se préparer et d'apprendre à « *respirer par le nez, à prendre conscience de son fonctionnement interne* », commente Daniel Gagnon. « *Quand tu n'es pas habile socialement, tu vis de l'exclusion et du rejet* », fait également savoir Paul Bernier.

« *On pense que ce programme pourrait être appliqué sur les heures de classe* », soutient Daniel Gagnon. Il pourrait aussi éventuellement être exporté à d'autres centres jeunesse.



Paul Bernier, éducateur et instigateur du programme



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Ariane Émond, animatrice, et Claudine Parent, responsable de l'événement et de la réalisation du volume Visages multiples de la parentalité

Les auteurs du volume « *Visages multiples de la parentalité* », lancé au Colloque du Centre de recherche JEFAR le 13 novembre dernier au Grand Salon du pavillon Desjardins à l'Université Laval, ont été invités à réfléchir à des questions complexes telles que : qui sont les vrais parents des enfants ? Qu'est-ce qu'un parent compétent ? « *Il n'y a pas de réponses claires, tout est dans les nuances* », conclut Ariane Émond, journaliste et animatrice de la journée, après la première table ronde intitulée « *Qui sont les vrais parents ?* »

Qui sont les vrais parents ?

Claudine Parent, chef d'orchestre de ce concert idéologique, chercheuse en service social et titulaire de la Chaire Richelieu de recherche sur la jeunesse, l'enfance et la famille, a rencontré des mères, des pères et des beaux-pères qui attribuent aux parents biologiques le vrai rôle de parents. « *Cela reflète toute l'importance des liens du sang dans notre société* ». En ce qui concerne le beau-parent, « *c'est toujours l'enfant au bout du compte qui qualifie le lien qui les unit* », souligne-t-elle.

Geneviève Lessard, co-directrice du Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI-VIFF) et chercheuse en

Visages multiples de la parentalité

Le Colloque du Centre de recherche JEFAR

Annie Vaillancourt
Rédaction

service social, porte un regard différent sur la question. « *Ce n'est pas facile d'établir les frontières dans les cas de violence conjugale, ça fait référence à nos valeurs, à nos cultures, c'est aussi lié au contexte organisationnel* ». Mais, « *aux yeux des intervenants, le parent biologique reste toujours le parent, indépendamment des circonstances ou des événements* ». Bref, « *il faut redonner le pouvoir aux parents, mais on ne peut pas tout faire à leur place* », ajoute-t-elle.

Parfois, « *même les tribunaux peuvent jouer un rôle parental* », soutient Alain Roy, chercheur et professeur à la Faculté

de familles hétérosexuelles ou homosexuelles ne sont toutefois pas encore reconnus à ce titre. Selon Alain Roy, on aurait pu saisir cette occasion pour « *dissocier lien de filiation et autorité parentale* » et ainsi privilégier les liens du sang tout en reconnaissant l'importance du rôle beau-parental. « *Mais on s'enferme dans l'immobilisme, c'est dommage* », commente-t-il.

Françoise Romaine-Ouellette, chercheuse en anthropologie à l'Institut national de la recherche scientifique - Urbanisation Culture et Société (INRS-UCS) spécialisée dans les questions

« *Même les tribunaux peuvent jouer un rôle parental* »

de droit de l'Université de Montréal, racontant la décision d'un juge qui a permis à une adolescente un séjour en camp de vacances alors que son père lui avait refusé cette expérience. Mais, « *on devrait éviter cela dans les cas disciplinaires. Je n'aurais pas voulu être à leur table après le retour du camp de vacances* ». À son avis, les approches consensuelles auraient été plus profitables.

Selon le Code civil du Québec, l'autorité parentale est accordée aux personnes qui ont un lien de filiation avec l'enfant, celles qui sont inscrites sur l'acte de naissance. En 2002, une réforme du Code civil a reconnu le lien de parenté unissant un enfant à ses parents de même sexe. Dans ce contexte, « *un enfant peut avoir deux mères* ». Les beaux-parents de

d'adoption, ajoute de son côté une dimension essentielle au débat. « *Un parent, c'est celui qui prend soin d'un enfant, celui qui l'éduque* ». Elle se demande donc qui est le vrai parent, notamment dans les cas d'adoption. « *Pas au sens de la loi, celui qui est digne d'être reconnu comme tel ?* » « *Pour qu'un enfant grandisse, il faut tout un village* », conclut-elle, en citant ce proverbe africain qui rappelle l'importance des liens du cœur en plus de ceux du sang et l'apport de tous en matière d'éducation.

Cours d'homoparentalité 101

Joahanna D. Vyncke, étudiante au doctorat en psychologie à l'Université de Québec à Montréal, a de son côté donné un cours abrégé d'homoparentalité. À ce



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Claudine Parent, Geneviève Lessard, Ariane Émond, Alain Roy et Françoise Romaine-Ouellette ont animé la première table ronde

Suite de la page 4...

sujet, il faut savoir qu'il y a deux types de familles homoparentales : 1) les familles planifiées (qui ont prévu l'arrivée d'un enfant par insémination, adoption, etc.) et 2) les familles composées d'enfants nés d'une union précédente entre un homme et une femme. Ces deux types de familles vivent des situations différentes. Les premières ont généralement un statut socio-économique élevé, sont bien intégrées dans la communauté gaie, lesbienne, bisexuelle et transgenre (GLBT) et sont très motivées à avoir des enfants. Puisqu'elles ont généralement bien accepté leur réalité, elles sont susceptibles de livrer un message positif à l'enfant concernant l'homosexualité. En contrepartie, les enfants nés d'une union hétérosexuelle doivent s'adapter à cette différence en même temps que leurs parents en plus d'avoir à composer avec la séparation parentale, ce qui peut être plus difficile. Les recherches ont examiné la capacité parentale de ces parents, l'ajustement psychologique des enfants, leur développement sexuel et social. Les résultats de ces recherches révèlent qu'il y a très peu de différences entre ces enfants et ceux de familles hétérosexuelles. Ce qui peut être nuisible, c'est l'hétérosexisme, c'est-à-dire le fait que l'environnement confère à l'hétérosexualité un statut de supériorité, ignore, dénie, dénigre ou stigmatise toute forme de comportement non hétérosexuel. « *Ce n'est pas possible d'échapper à la perception d'hétérosexisme* », car la société est organisée en fonction de normes hétérosexuelles. Les facteurs de protection : 1) l'apport des services communautaires, 2) les contacts avec d'autres familles homosexuelles et 3) le soutien de l'école.

L'importance de la compétence parentale...

« *Il faut miser sur les forces et les compétences des parents* », affirme Claudia Bouchard, étudiante en service social à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), à l'instar de plusieurs autres conférenciers. La compétence parentale est un concept indéfini qui peut être considéré sous plusieurs angles dont la qualité de la relation affective entre l'enfant et ses parents, l'exercice de l'autorité, la réponse aux besoins de l'enfant et la capacité de médiation des parents avec l'environnement. « *Les intervenants l'évaluent de façon intuitive, il n'y a pas de norme* », souligne Eve Pouliot, chercheuse en service social à l'UQAC. Le problème justement, c'est qu'il s'agit d'un concept subjectif. Les caractéristiques des parents (chaleur, discipline, stratégies éducatives, etc.), les liens affectifs développés avec l'enfant, l'apprentissage positif du rôle de parent et d'autres considérations cliniques, l'importance des soins apportés à l'enfant, les aspects juridiques, développementaux (l'histoire familiale selon une perspective évolutive) et écologiques (l'environnement de l'enfant : le climat entre les parents, les politiques sociales, les ressources disponibles, etc.) sont les principaux déterminants. Mais la compétence parentale, « *ça change, ça se module* », commente Eve Pouliot. Des difficultés telles que la violence conjugale, les transitions familiales, l'acceptation des différences culturelles ou d'orientation



sexuelle et la parentalité à l'adolescence (les thèmes abordés par les conférenciers), peuvent avoir un effet sur la capacité des parents à bien jouer leur rôle.

Et de la coparentalité

Le terme coparentalité renvoie à la façon dont les parents se comportent et communiquent après une séparation parentale pour répondre aux besoins de l'enfant : le lien affectif qui les unit, le soutien apporté, les ententes relatives à l'éducation et la gestion des interactions familiales (ce qui inclut le partage des responsabilités). Il est cependant plus difficile de maintenir cette coparentalité dans les cas de séparation parentale conflictuelle. « *Elle est un idéal à atteindre* », soutient Sylvie Drapeau, chercheuse en psychologie à l'Université Laval (UL) et nouvelle directrice



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Sylvie Drapeau, Claudine Parent, Eve Pouliot et Michèle Brousseau, le comité de direction du livre *Visages multiples de la parentalité*

scientifique du CJQ-IU, appuyée par Francine Cyr, chercheuse en psychologie à l'Université de Montréal, Julie Tremblay et Élisabeth Godbout, étudiantes.

En somme, toutes les figures parentales ont un rôle à jouer dans la vie d'un enfant, mais ce serait parfois plus facile si la loi le reconnaissait. Pour en savoir davantage, procurez-vous le livre : « *Visages multiples de la parentalité* ».



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Marie-Christine Saint-Jacques, Nathaly Roy, Rachel Lépine et Michèle Brousseau, au lancement du calendrier du JEFAR à l'intention des familles monoparentales et recomposées du Québec

Le 8 novembre dernier, le Centre de recherche JEFAR a lancé son calendrier à l'intention des familles monoparentales et recomposées afin de les informer des plus récents résultats de recherche portant sur les familles en transition, en collaboration avec la Fédération des familles monoparentales et recomposées du Québec (FAFMQR) et le CJQ-IU. Cet événement a eu lieu à l'hôtel Ambassadeur, à Beauport. C'est Claudine Parent qui a eu cette idée d'outil de transfert de connaissances afin de répondre, en 2008, aux besoins d'information des familles d'accueil du Québec.



PHOTO : NATHALIE DUCHEMIN

Annick St-Amand, France Nadeau, Sylvie Moisan, Émilie Dionne, Danny Côté, Denis Lacerte, Geneviève Lamonde et Gilles Mireault

Ensemble pour les jeunes !

Le Congrès de l'Association des centres jeunesse du Québec (ACJQ)

Annie Vaillancourt
Rédaction

Les 10 et 11 novembre derniers se tenait le Congrès de l'Association des centres jeunesse du Québec (ACJQ) au Centre Sheraton, à Montréal.

Les travaux de plusieurs membres de nos équipes étaient présentés : le guide de prévention et d'intervention en matière de prostitution juvénile (Luc Mercier, Nathalie Thériault, Michel Dorais et Geneviève Quinty), l'évaluation du service de crise pour adolescents (SICA) de la région de Portneuf (Marie-Claude Simard, Paule Bernard et Diane Lebel), une méta-analyse sur les comportements sexuels problématiques des jeunes (Annick St-Amand), le Projet d'évaluation des pratiques (Geneviève Lamonde, Gilles Mireault, Ginette Gauvin, Johanne Jobin, Réjean Lemay et Denis Lacerte), l'évaluation d'un programme de développement des habiletés sociales (Daniel Gagnon, Paul Bernier et Daniel Turcotte), une étude sur l'influence des décisions des intervenants affectés à la réception des signalements et à l'évaluation (Marie-Christine St-Jacques, Daniel Turcotte, Patrick Villeneuve et Sylvie Drapeau), des outils d'intervention en santé mentale (Danielle Nadeau, Émilie Dionne et Nathalie Duchemin) et une étude sur la conformité et la qualité des plans d'intervention (Denis Lacerte et Danny Côté). Certains de ces travaux étaient réalisés en collaboration avec des intervenants des CJ, des CSSS, de la Sûreté du Québec et d'organismes communautaires.

De tout, pour tous les goûts !

Près de 1200 personnes ont participé à ce congrès. Soixante-quinze ateliers

portant sur des thèmes

tels que l'adolescence, l'attachement, les gangs de rue, la délinquance, la négligence, la santé mentale, le suicide, les services aux autochtones et les abus sexuels ont été présentés. « *Tout le monde pouvait y trouver son compte, ça passait de l'évaluation à l'intervention, à des aspects plus juridiques, c'était très varié et très intéressant* », commente



PHOTO: FRANCE NADEAU

Émilie Dionne, Nathalie Duchemin, Isabelle Simard et Danielle Nadeau

Émilie Dionne, agente de planification et de programmation de recherche au CJQ-IU. « *Je trouve que ce congrès s'améliore d'une année à l'autre, les gens sont enthousiastes. On sent qu'on travaille pour la bonne cause. Les jeunes faisaient du rap, c'était dynamique. C'est un peu le reflet des gens qui travaillent en centre jeunesse* », rapporte de son côté Gilles Mireault, chercheur au CJQ-IU.

L'allocation du ministre de la Santé et des Services sociaux (Yves Bolduc) et la conférence du fondateur et directeur général de l'Institut du Nouveau Monde (INM), Michel Venne, ont lancé ce congrès. Les prix de l'ACJQ ont été décernés cette même journée et le chanteur Kevin Parent a donné un spectacle.

Dans un contexte de pénurie de personnel, l'ACJQ a aussi invité plus de 300 étudiants à participer au congrès de même qu'à une Foire de l'emploi organisée sur l'heure du midi. Manon

Barbeau, cinéaste, scénariste et romancière, a donné la conférence de clôture.

Les impressions de quelques conférenciers

« *On s'aperçoit que les intervenants y prennent goût, ils sont très bons communicateurs* », commente Gilles Mireault. « *On a accueilli les gens à la porte, on leur a donné une copie de notre rapport, on a pu interagir, leur demander ce qu'ils font, d'où ils viennent, ça a brisé la glace, ça a été très interactif* », souligne Denis Lacerte. « *Ça s'est très bien passé ! C'était plein, ils ont même ajouté des chaises !* », précise de son côté Émilie Dionne.

De précieux contacts

« *Il y avait beaucoup d'intervenants des centres jeunesse, mais aussi des CSSS, des juristes, des directeurs d'école, des gens qui travaillent avec la clientèle, c'était très intéressant d'échanger avec eux. Les contacts informels, c'est important, tu construis un réseau, tu parles de ce qui s'en vient, tu restes à l'avant-garde* », soutient Denis Lacerte, appuyé par Émilie Dionne, Geneviève Lamonde et Gilles Mireault. ■



PHOTO: KARINE PRIMARD

Geneviève Lamonde, Johanne Jobin, Denis Lacerte, Gilles Mireault, Réjean Lemay, Ginette Gauvin et Sylvie Bilodeau

Les jeunes d'aujourd'hui : qui sont-ils, à quoi rêvent-ils ? Conférence du CJQ-IU

Annie Vaillancourt
Rédaction

Trois mille trente-six collégiens ont été interrogés dans le cadre d'une étude dirigée par Jacques Roy, professeur au département des techniques de travail social du Cégep de Sainte-Foy et membre-chercheur à l'Observatoire Jeunes et Société. En dépit des préjugés qui courent, « on a vu une génération intéressante, qui a tout un potentiel », affirme d'entrée de jeu cet enseignant dans le cadre d'une conférence qu'il a donnée le 4 novembre dernier au Musée de la civilisation, à Québec. Cette conférence organisée par le CJQ-IU était intitulée « Les jeunes d'aujourd'hui : qui sont-ils ? À quoi rêvent-ils ? »

Cette génération hybride a hérité de ses prédécesseurs mais s'oppose aussi à

décisions. En emploi, c'est la même chose. Les jeunes veulent avoir des relations horizontales et non verticales. Auquel cas, ils seront infidèles à leur employeur. Alors que les « babyboomers étaient fidèles en emploi mais pas en amour, les jeunes d'aujourd'hui sont fidèles en amour, mais pas en emploi », affirme le conférencier.

Contrairement à la génération précédente, la génération Y a confiance en l'avenir. À un point tel qu'elle peut être arrogante. « Ces jeunes ont une foi inébranlable en eux ». Quelle est leur « ultime valeur » ? C'est une génération qui recherche la qualité de vie au travail, aux études et dans sa vie personnelle. Par exemple, alors que les médecins plus âgés sacrifiaient leur famille pour se consacrer à leur profession, les jeunes praticiens disent ne pas vouloir faire « cette



PHOTO: ANNIE VAILLANCOURT

Jacques Roy, conférencier

avec leur valeur première : la qualité de vie. Ils ont un rapport au temps qui frise la démesure ». Pourtant, seulement 15 % d'entre eux travaillent par obligation, pour survivre (payer leur loyer, leur nourriture, etc.).

Ces jeunes travaillent parce qu'ils sont en quête d'autonomie. Ils veulent s'offrir de petits plaisirs sans avoir de comptes à rendre. Mais certains se font prendre au piège. Dix-sept pour cent des jeunes travaillent plus de 20 heures par semaine.

Et ce taux augmente au cours de la période des Fêtes, alors qu'ils sont payés à temps et demi ou à temps double. Or, c'est le moment le plus exigeant de la session, celui des

examens et des remises de travaux. « Le risque d'échec est beaucoup plus important qu'avant. C'est une conspiration contre les plus vulnérables ».

Et leurs parents ?

Puisque les jeunes apprécient le confort et se sentent libres chez leurs parents babyboomers, 70 % d'entre eux y vivent toujours. Comment s'entendent-ils avec eux ? Quatre-vingt-neuf pour cent se disent satisfaits de leur relation avec leur mère et 79 % de leur relation avec leur père. Huit jeunes sur dix se sentent appuyés par ces derniers. « On voit un impact direct entre la qualité de leur soutien moral et financier et la réussite scolaire », souligne le conférencier. « Les étudiants qui se sentent appuyés par leurs parents sont plus portés à persévérer ».

Portrait optimiste

C'est donc un portrait optimiste que nous a tracé le conférencier de ceux qu'il appelle les enfants de la Charte des droits et libertés. Peut-on voir cette appellation comme un clin d'œil à la nation américaine qui a élu ce même soir son premier président noir de l'histoire ?



« Alors que les babyboomers étaient fidèles en emploi mais pas en amour, les jeunes d'aujourd'hui sont fidèles en amour, mais pas en emploi »

certaines de ses valeurs ou convictions. Alors qu'autrefois 50 % des jeunes étaient contre l'adoption par des couples homosexuels, aujourd'hui, ils sont pratiquement tous pour. « Ils ne veulent rien savoir de la discrimination ». Que pensent-ils de l'expérimentation scientifique sur des animaux ? Ils y sont également favorables. « Si ça peut sauver des vies, pourquoi pas ? », disent-ils.

La génération du « quosse ça donne » ?

Les jeunes d'aujourd'hui sont pragmatiques. Pour être pris en considération, un argument doit être appuyé. Une cause doit être soutenue par des actions concrètes. On veut préserver l'environnement : commençons donc par recycler et éviter les sacs de plastique. En tant que professeurs, « il faut les convaincre de l'utilité de ce qu'on présente ». Autrefois, l'autorité et le statut primaient, aujourd'hui ce qui compte, c'est le discours et les actions d'une personne. « D'une certaine manière, c'est un progrès social », commente le conférencier.

La nouvelle génération a accès à une foule d'informations en ligne. Elle est renseignée et veut participer aux

erreur ». Cela peut « créer des distorsions entre les générations ».

À quoi tiennent-ils ?

Les jeunes sont ouverts à la différence. Ils valorisent l'honnêteté et l'authenticité. Même si les familles éclatées sont plus nombreuses qu'autrefois, ils tiennent énormément aux valeurs familiales. « Les jeunes sont engoncés dans un monde où les transitions sociales abondent ». Dans une « société de l'éphémère ou du prêt-à-jeter, ce qui est stable pour eux prend de l'importance ». Leur famille est donc leur port d'attache (leurs parents, frères et sœurs autant que leur partenaire et les enfants qu'ils projettent d'avoir).

La compétence professionnelle est également très importante pour ces jeunes adeptes de la « méritocratie » (qui consiste à croire qu'on est toujours récompensé pour ses efforts). Et pour cause ! « Ils ont des agendas bien garnis ». Ils travaillent plus que les jeunes d'autrefois. Soixante-douze pour cent d'entre eux ont un emploi rémunéré comparativement à 18 % en 1975. Ils dorment aussi moins longtemps. « Leur mode de vie est en parfaite contradiction



PHOTO : ANNIE VAILLANCOURT

Jasmine Roux-Perreault, étudiante

Jasmine Roux-Perreault a animé en collaboration avec Claire Grenier, psychologue au Centre de réadaptation Ubalde-Villeneuve (CRUV), un groupe de soutien auprès d'enfants ayant un parent alcoolique et/ou toxicomane suivi au CRUV. Ce qui l'a particulièrement marquée ? « Ces enfants-là n'ont pas de points de repère. Ils vivent beaucoup de colère et d'isolement. Ils ont de la difficulté à faire confiance aux autres aussi, ils ont vécu tellement de déceptions ».

Autrement dit, « ils ont besoin d'aide ». Ce qui n'est heureusement pas le cas de tous les jeunes de parents toxicomanes et/ou alcooliques. Mais ceux qui ont besoin d'aide risquent de passer inaperçus ou d'être oubliés dans notre système de services s'ils ne sont pas déjà en situation de protection.

Les rencontres

Dans le cadre de son projet de maîtrise, dirigé par Daniel Turcotte et supervisé par Pola Lopez, quatre jeunes de 8 à 11 ans ont participé à sept rencontres de groupe visant à : 1) augmenter leurs connaissances sur la toxicomanie, 2) leur faire prendre conscience des effets de la consommation de leur parent sur eux et sur leur entourage, 3) développer leur habileté à bien reconnaître leurs émotions et celles des autres et 4) les aider à résoudre correctement leurs difficultés interpersonnelles par l'apprentissage de stratégies de résolution de problèmes.

Le sujet était tabou avant leur participation au groupe. « La majorité des enfants en parlaient pour la première fois, mais ils connaissaient déjà beaucoup de choses sur le sujet ». « Pot, bières, pilules, Budweiser, Corona », ces mots faisaient partie de leur vocabulaire. Plusieurs activités ont été réalisées pour les aider à composer avec cette réalité. Un petit quiz sur les drogues, l'alcool et les

Pourquoi maman a oublié de préparer le souper...

Annie Vaillancourt

Rédaction

conséquences de l'abus sur la famille a fait fureur. Des dessins de chiens émotifs ont été utilisés pour les inciter à exprimer leurs émotions. Un jeu de cartes a servi à leur apprendre des stratégies de résolution de problèmes. Les rencontres les ont aussi aidés à démystifier le problème. « À comprendre ce que ça fait d'avoir un parent qui consomme, pourquoi maman perd la mémoire et oublie de préparer le souper ou pourquoi elle dort tout le temps », par exemple.

Aujourd'hui, les jeunes s'ouvrent davantage sur les problèmes de consom-

ment et aient été dans l'obligation de se limiter à un si petit nombre de participants.

Quelques effets

Pour évaluer les effets de ces rencontres, des entrevues ont été réalisées avant la première rencontre de groupe, après la dernière rencontre et cinq semaines plus tard. « Les parents nous ont dit que ça allait mieux à l'école et à la maison », mentionne Jasmine Roux-Perreault. Les enfants ont amélioré leurs stratégies de résolution de problèmes et

« Un jour, elle [sa fille] a voulu lui casser le nez pour qu'elle arrête de prendre de la cocaïne »

mation de leur parent. Mais ils sont bien conscients du fait qu'on ne parle pas de cette réalité à n'importe qui, n'importe quand. « Ce n'est pas comme parler des vêtements », a dit une enfant.

Casser la roue

Certains de ces jeunes étaient très agressifs. « Une jeune poussait sa mère et était violente verbalement avec elle. Un jour, elle a voulu lui casser le nez pour qu'elle arrête de prendre de la cocaïne. C'est assez impressionnant les liens qu'ils font dans leur tête... », rapporte Jasmine Roux-Perreault. Quelques enfants ont aussi rencontré des difficultés sur le plan académique ou présenté d'autres problèmes de comportement.

Deux jeunes de ce groupe ont déjà fait l'expérience de la consommation. « Il faut casser la roue et faire de la prévention », parce que les enfants de parents dépendants sont six fois plus à risque de le devenir.

Pas facile, le recrutement !

Plusieurs parents croient que leurs enfants ne se rendent compte de rien, parce qu'ils ne consomment pas en leur présence ou le font discrètement. De plus, ils sont méfiants à l'égard des professionnels. Ils ont peur d'être jugés ou qu'on leur enlève leur enfant. Pas surprenant dans ce cas que les animatrices aient rencontré des difficultés de recrute-

ment et aient été dans l'obligation de se limiter à un si petit nombre de participants.

C'est difficile lorsqu'ils arrêtent de consommer aussi !

« Oui, c'est difficile quand un parent consomme, mais c'est difficile aussi quand il arrête de consommer » ou rechute, parce que le jeune doit s'adapter aux règles et au mode de vie changeants du parent consommateur ou abstinent.

Jasmine Roux-Perreault est l'auteure de textes sur les drogues de synthèse, à paraître cet hiver dans les *Saviez-vous que...* et *Savais-tu que...* (une nouvelle publication), des outils d'information principalement réalisés par des étudiants pour les intervenants en centre jeunesse ou les jeunes de 9 à 18 ans hébergés au CJQ-IU.

Conception, rédaction et réalisation :

Annie Vaillancourt

Révision :

Lucie Camiré

Vos commentaires et suggestions sont les bienvenus. Adressez-les à :

annie.vaillancourt@jefar.ulaval.ca

Adresses du Tandem :

Centre jeunesse de Québec – Institut Universitaire (CJQ-IU) Équipe scientifique 2915, avenue du Bourg-Royal – 3^e étage Québec (Québec) G1C 3S2 <http://www.centrejeunessedequebec.qc.ca/institut/index.html>

Centre de recherche sur l'adaptation des jeunes et des familles à risque (JEFAR) Local 2458, Pavillon Charles-De Koninck, 1030, avenue des Sciences humaines Université Laval Québec (Québec) G1V 0A6 <http://www.jefar.ulaval.ca/centreJefar/index.htm>